DOI :

# 14. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient

**Jean-Marie André**
*jeanmarieandre.com*

*Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince…*

Sainte-Beuve

## Nous avons passé cinq semaines à Constantinople, il y faudrait passer six mois !

Flaubert a trouvé dans ce voyage en Orient un animal qui l'enthousiasme : le cheval. « C'est avec l'équitation un talent que j'ai acquis en voyage, car je suis maintenant aussi homme de cheval que de pied, comme disait M. de Montluc… Un jour, nous sommes sortis et nous avons fait le tour des murailles de Constantinople. Les trois enceintes se voient encore. Les murs sont couverts de lierre. Derrière eux grouille la ville turque, avec ses maisons de bois noir et ses vêtements de couleur. En dehors, il n'y a rien qu'un immense cimetière planté de stèles funéraires et de cyprès. Le vent soufflait dans les arbres, il faisait froid. En suivant toujours l'enceinte, nous sommes arrivés au bord de la mer de Marmara. En cet endroit, il y avait des boucheries. Des tripailles d'animaux jonchaient le sol. Des chiens jaunes rôdaient là tout autour ; les oiseaux de proie, avec de grands cris, voltigeaient dans le ciel, au-dessus des flots qui se brisaient contre les tours et rebondissaient à grand bruit. Le vent levait en l'air la queue et la crinière de nos chevaux. Nous sommes revenus à travers les tombes, galopant et sautant entre elles, allant au pas quand c'était plus erré, trottant lestement sur les pelouses quand elles se présentaient entre les tombeaux et les arbres. »

« Je viens de me promener à cheval tout seul avec Stephany pendant trois heures. Il faisait très froid. Le ciel est pâle comme en France. Nous avons galopé sur des landes à travers champs. J'ai rejoins les eaux douces d'Europe où, dans l'été les belles dames d'ici viennent marcher sur l'herbe avec leur bottes de maroquin jaune. Il y avait à la place de promeneurs un troupeau de moutons qui broutait, et les feuilles jaunies des sycomores tombaient au pied des arbres dans le palais d'été du grand sultan. Je suis revenu par Eyoub. Une mosquée est enfermée dans un jardin qui est plein de tombes drapées et enguirlandées de feuillage et de lierre. »

« Je suis trop vieux pour changer. J'ai passé l'âge. Quand on a passé comme moi une vie toute interne, pleine d'analyses turbulentes et de fougues contenues, quand on s'est tant excité soi-même, et calmé tour à tour, et qu'on a employé toute sa jeunesse à se faire manœuvrer l'âme, comme un cavalier fait de son cheval qu'il force à galoper à travers champs à coup d'éperon, à marcher à petits pas, à sauter les fossés, à courir au trot et à l'amble, le tout rien que pour s'amuser et en savoir plus ; eh bien, veux-je dire si on ne s'est pas cassé le cou dès le début, il y a de grandes chances pour qu'on ne se le casse pas plus tard ».

« Ce jeudi - jour anniversaire de ma naissance… Pendant que Maxime était resté à la maison pour s'occuper des préparatifs de départ, ç'a été ma fête. J'étais parti dès le matin avec notre ami le comte de Kosielski pour la ferme polonaise qui est de l'autre côté du Bosphore, en Asie. Nous avons fait en notre journée, quinze lieues ventre à terre, galopant sur la neige qui couvrait la campagne désertée. C'étaient de grands mouvements de terrain qui ondulaient comme des vagues monstrueuses, dont la blancheur monotone était déchirée de place en place par de petits chênes rabougris ou des bruyères. Un pâle soleil brillait sur cette étendue froide. Nous nous sommes égarés. Des pâtres bulgares couverts de peaux de bêtes, et qui ressemblaient plutôt à des ours qu'à des hommes, nous ont remis sur notre route. Quant à un chemin frayé, nous ne voyions sur la neige que la trace des lièvres et des chacals qui avaient couru pendant la nuit. Dans les montées et les descentes, notre *souroudj*, guide-loueur de cheval, chantait à tue-tête une chanson sur un air aigu, que le vent aussitôt arrachait de sa bouche et emportait dans la solitude. Il faisait très froid ; le mouvement du cheval cependant nous faisait suer. » Kosielski disait :

Culture

© aln.editions

« Oh il semble que c'est la Pologne ? » Et moi je pensais aux grands voyages par terre, de l'Asie centrale, à la Tartarie, au Tibet, à tout le vague pays des fourrures et des cités à dômes d'étain. » Flaubert donne ensuite quelques informations concernant le comte de Kosielski, grand seigneur polonais, aux trois quarts ruiné, couvert de blessures par suite des guerres de son pays et présentement chef de l'émigration polonaise et hongroise accueillie par la Sublime Porte sur les terres de l'empire. Il est chargé de distribuer l'argent et d'assigner à chacun le lieu où ils doivent résider. Flaubert ajoute : « L'amour de la patrie mène loin, soit dit sans calembour ! » En attendant, il vit dans le même hôtel que Flaubert et Maxime, hôtel qu'il quittera après leur départ de peur de s'ennuyer ! Quant à Maxime, il n'a plus l'air pressé de vouloir rentrer en France.

Mais c'est à pied qu'il pense à aller faire ses cadeaux ! « Je ne sais que rapporter au Père Parain et mon embarras est tel que je ne lui rapporte rien. Il choisira dans mes affaires à moi ce qui lui plaît le mieux. Pour le commun des amis, nous avons des pantoufles, des pipes, des chapelets, toutes choses *qui font beaucoup d'effet et qui ne coûtent pas cher.* Devenons-nous canailles, hein ? Les voyages instruisent la jeunesse **»** dit-il à sa mère. Pour Bouilhet, c'est fait lui annonce-t-il « J'aurai demain ton nom, Loué Bouilhette (prononciation turque) écrit sur papier bleu en lettres d'or. C'est un cadeau que je destine à orner ta chambre - cela te rappellera, quand tu te regarderas quand tu seras tout seul, que je t'ai beaucoup mêlé à mon voyage. Nous avions discuté chez les *malims* (les écrivains) le papier, l'ornementation et le prix de ladite pancarte… » Mais Flaubert trouve que tout est cher, que les fonds sont au plus bas et qu'il va devoir faire appel de nouveau aux finances maternelles qui s'étaient élevées à 27 000 Francs de l'époque soit approximativement à 100 000 €. Quant aux collaborateurs de Maxime restés à Paris, ils faisaient la sourde oreille à ses appels ! « Nous nous ruinons dans les villes, tout notre voyage de Rhodes et d'Asie Mineure nous a coûté moins que 12 jours passées à Smyrne, ou nous n'avons pourtant rien acheté. Mais la vie européenne est exorbitante. Deux piastres, Madame, deux piastres (dix sols) pour laver un col de chemise ; ainsi du reste. » Sans oublier les passages obligés par les lazarets. « Sous prétexte de lazaret, on vous écorche vif. Nous avons été rincés d'importance sous le rapport de la bourse. Quel infâme brigandage que ces quarantaines ! Comme on est complètement en prison, on vous vend tout au poids de l'or ; et comme il n'y a jamais rien de près, il faut aller chercher à la ville, et les commissionnaires ne sont pas bon marché. Il faut payer pour avoir une serviette, un couteau, une table, etc. » Il sera moins délicat avec Louis Bouilhet. « Je viens de chier. Les quiques du lazaret sont effroyablement sales - Les étrons et les foirades diaprent le plancher jauni où s'étalent par place de grandes mares d'urine. C'est classique, et comme des quiques doivent être dans la ville de Minerve. »

## Les lettres de Flaubert adressées à sa mère restent « tous publics », il n'en est pas toujours de même de celles, plus contrastées, réservées à Louis Bouilhet !

Cette lettre fut écrite le 19 décembre 1850 du Lazaret du Pirée, un des points de la quarantaine des voyages trans-maritimes de l'époque ! Flaubert lit Hérodote, la pluie tombe à verse mais il fait plus chaud.

« C'est donc fini de l'Orient. Adieu, mosquées ; adieu femmes voilées ; adieu, bons Turcs dans les cafés, qui, tout en fumant vos chibouks, vous curez les ongles des pieds avec les doigts de vos mains ? Quand reverrai-je les négresses suivant leur maîtresse au bain ? Dans un grand mouchoir de couleur elles portent le linge pour changer. Elles marchent en remuant leurs grosses hanches et font traîner sur les pavés leurs babouches jaunes, qui claquent sous la semelle à chaque mouvement du pied. Quand reverrai-je un palmier ? Quand remonterai-je à dromadaire ? »

« Un dimanche je suis sorti tout seul, à pied, au hasard, dans le quartier grec de Saint Dimitri et je m'y suis perdu. Dans les cafés, des hommes accroupis autour des mangals ou réchauds, fumaient leur pipe. Dans une rue où une sorte de torrent coulait sur la boue, une négresse accroupie demandait l'aumône en turc. Quelques femmes revenaient des vêpres. Des enfants jouaient sur les portes. Aux fenêtres, deux ou trois figures de Grecques qui me regardaient curieusement. Je me suis trouvé dans la campagne sur une hauteur, ayant Constantinople à mes pieds et qui se développait avec une prodigieuse ampleur. Je ne savais plus guère où j'étais […] puis je me suis dirigé tant bien que mal vers la mer, et je me suis trouvé devant l'arsenal. Beaucoup de matelots de toutes nations, rues tortueuses et noires, sentant le goudron et la putain, puis je suis rentré chez moi, brisé, étourdi. »

« J'ai vu le sérail et un nain, le nain du sultan, qui jouait avec les eunuques blancs à côté de la salle du trône. Le nain habillé d'une manière cossue, à l'européenne, sous-pieds, paletot, chaîne de montre, était

© aln.editions

hideux. Quant aux eunuques, les noirs, les seuls que j'eusse vus jusqu'à présent, ne m'avaient fait aucun effet. Mais les blancs ! Je ne m'y attendais guère. Ils ressemblent à de vieilles femmes méchantes. Cela vous irrite les nerfs. On se sent pris de curiosités dévorantes, en même temps qu'un sentiment bourgeois vous les fait haïr. Il y a quelque chose de tellement anti normal, plastiquement parlant, que votre virilité en est choquée. Explique-moi ça. N'importe, ce produit est une des plus drôles de choses qui soient sorties de la main humaine. Que n'aurais-je pas donné en Orient pour me faire l'ami d'un eunuque ! Mais ils sont inabordables. »

« Nous avons été indignement floués de 300 piastres (75 francs) pour voir danser des bardaches. Dans une méchante chambre de cabaret, trois ou quatre bambins de 12 à 16 ans se tortillent autour d'un violon et d'une mandoline. Costumes ineptes, peu de verve, absence d'art complète, souvenir effacé des danses d'Egypte. Ô Hassan el Bilbéis, où es-tu ! Quant à la pédérastie, brosse. Ces messieurs dont des amants de cœur, je ne sais quoi. On les réserve pour les pachas. Bref, il nous a été impossible d'en tâter. Ce que je ne regrette nullement, car leur danse m'a profondément dégoûté d'eux. Il fallait comme pour beaucoup de choses de ce monde, se contenter de rester sur le seuil. »

*Galata et sa Tour. © Jean-Claude Giblin*

Dans ce même quartier de Galata, nous avons été un jour dans un sale broc pour baiser des négresses. Elles étaient si ignobles que le cœur m'en a failli. J'allais m'en aller quand la maîtresse du lieu a fait signe à mon drogman et l'on m'a conduit dans une chambre à part, très propre. Il y avait là, cachée derrière les rideaux et au lit, une toute jeune fille de 16 à 17 ans, blanche, brune, corsage de soie serré aux hanches, extrémités fines, figure douce et boudeuse. C'était la fille même de Madame, réservée exprès pour les grandes circonstances. Elle faisait des façons, on l'a forcée à rester avec moi. Mais quand nous avons été couchés ensemble et que mon index était déjà dans son vagin, après que ma main avait parcouru deux belles colonnes d'albâtre couvertes de satin (style polisson empire), je l'entends qui me demande en italien à examiner « mon outil pour voir si je ne suis pas malade ». Or comme je possède encore à la base du gland une induration et que j'avais peur qu'elle s'en aperçut, j'ai fait le monsieur et j'ai sauté à bas du lit en m'écriant qu'elle me faisait injure, que c'était des procédés à révolter un galant homme, et je me suis en allé, au fond très embêté de ne pas avoir tiré un si joli coup, et très humilié de me sentir avec un vi in-présentable. Dans un autre lupanar nous avons baisé des Grecques et des Arméniennes passables. Aux murs il y avait des gravures tendres, et les scènes de la vie d'Abélard et Héloïse avec un texte explicatif en français et en espagnol. Ô Orient ou es-tu ?

© aln.editions

## Ô Orient, où es-tu ?

Il ne sera bientôt plus que dans le soleil. Á Constantinople, la plupart des hommes sont habillés à l'européenne, on y joue l'opéra, il y a des cabinets de lecture, des modistes, etc. ! Dans cent ans d'ici, le harem, envahi graduellement par des dames franques (européennes) croulera de soi seul, sous le feuilleton et le vaudeville. Bientôt le voile, déjà de plus en plus mince, s'en ira de la figure des femmes, et le musulmanisme avec lui s'envolera tout à fait. Le nombre des pèlerins de la Mecque diminue de jour en jour. Les ulémas se grisent comme des Suisses. On parle de voltaire ! Tout craque ici, comme chez nous ! Qui vivra s'amusera !

Le plus difficile dans les prédictions c'est l'avenir ! « La loi sur la correspondance des particuliers par *voie électrique* m'a étrangement frappé ». Flaubert fait allusion au télégraphe électrique qui remplaçait depuis 1845 le télégraphe aérien. Celui-ci, réservé initialement aux Etats, fut, par cette loi, mis à la disposition des particuliers. « C'est pour moi le signe le plus clair d'une débâcle imminente. Voilà que par suite *du progrès*, comme on dit, tout gouvernement devient impossible. C'est d'un haut grotesque que de voir ainsi la loi se torturer comme elle peut et se casser les reins de fatigue, à vouloir retenir l'immense Nouveau qui déborde de partout. Le temps approche ou toute nationalité va disparaître. La *patrie* alors sera un archéologisme comme la *tribu.* Le mariage lui-même me semble vigoureusement attaqué par toutes les lois que l'on fait contre l'adultère. On le réduit à la proportion d'un délit.

Flaubert anticipe ici *Cinq semaines en ballon*, le premier roman de Jules Vernes publié en 1863. « Ne rêves-tu pas souvent aux ballons ? L'homme de l'avenir aura peut-être des joies immenses. Il voyagera dans les étoiles, avec des pilules d'air dans sa poche. Nous sommes venus, nous autres, trop tôt et trop tard. Nous aurons fait ce qu'il y a de plus difficile et de moins glorieux : la transition. Pour établir quelque chose de durable, il nous faut établir une base fixe. L'avenir nous tourmente et le passé nous retient. Voilà pourquoi le présent nous échappe. »

## Madame Flaubert et le mariage…

« Á quand la noce ? me demandes-tu à propos du mariage d'Ernest Chevalier ? Á quand ? Á jamais, je l'espère »... « Le mariage pour moi serait une apostasie qui m'épouvante. » […] Mêlé à la vie, on la voit mal, on en souffre ou [on] en jouit trop. L'artiste, selon moi, est une monstruosité -quelque chose de hors nature. Tous les malheurs dont la Providence l'accable lui viennent de l'entêtement qu'il a nié cet axiome. Il en souffre et en fait souffrir quand on interroge là-dessus les femmes qui ont aimé des poètes, et les hommes qui ont aimé des actrices. Or (c'est la conclusion) je suis résigné à vivre comme j'ai vécu, seul, avec ma foule de grands hommes qui me tiennent lieu de cercle, avec ma peau d'ours, étant un ours moi-même, etc. »

Telle fut la réponse de Flaubert à sa mère et d'enchaîner « Ce brave Ernest ! Le voilà donc marié, établi et toujours magistrat par-dessus le marché ! Quelle balle de bourgeois et de monsieur ! Comme il va bien, plus que jamais, défendre l'ordre, la famille, la propriété ! Il a du reste suivi la marche normale. Lui aussi, il a été artiste, il portait un couteau-poignard et rêvait des plans de drames. Puis ça été un étudiant folâtre du quartier latin ; il appelait « sa maîtresse » une grisette du lieu que je scandalisais par mes discours, quand j'allais le voir dans son fétide ménage. Il pinçait le cancan à la Chaumière et buvait des bishops de vin blanc à l'estaminet Voltaire. Puis il a été reçu docteur. Là le comique du sérieux a commencé, pour se faire ensuite au sérieux du comique qui avait précédé. Il est devenu grave, s'est caché pour faire de minces fredaines, s'est acheté définitivement une montre et a *renoncé à l'imagination*… comme la séparation a dû être pénible ! Maintenant j'en suis sûr qu'il tonne là-bas contre les doctrines socialistes. Il parle de l'*édifice*, de la *base*, du *timon*, de l'*hydre*. Magistrat, il est réactionnaire ; marié, il sera cocu ; et passant ainsi sa vie entre sa femelle, ses enfants et les turpitudes de son métier, voilà un gaillard qui aura accompli en lui toutes les conditions de l'humanité. Ouf ! Parlons d'autre chose…

**« Arrivés à Constantinople nous regardons notre voyage comme terminé.**
**Je ne parle pas de la Grèce, la Grèce est en Europe et puis c'est si près de l'Italie. »**

## À suivre… néanmoins !

© aln.editions

## Quelques références

1. Flaubert G. Correspondance Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p 701-732.
2. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N° 3126, p 107-138.
3. Lottman H. Vers l'Orient avec Du Camp. Fayard, p 134-144.
4. Fauconnier B. Flaubert. Folio Biographies n° 90
5. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N° 4407, p 365-385.
6. André JM. L'analogon, la peinture et la musique. jeanmarieandre.com. Section Nouveautés-Esthétique
7. André JM. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le Voyage en Orient. HEGEL et jeanmarieandre.com.

© aln.editions